

## Présentation

Dans *L'Intention poétique*, essai paru en 1969, Édouard Glissant écrivait ces lignes éloquentes :

*Or que ferons-nous au monde, les uns et les autres [...] qui portons d'aussi contraires motivations? Comment façonner nos contraires tremblements, – sinon par la relation qui n'est pas tout court l'impact ni le contact, mais plus loin l'implication d'opacités sauvées et intégrées?*

Éprouvant l'inclination empathique ou la réticence critique que ces interrogations pouvaient générer, nous décidions, en avril 2005, de rendre hommage à Édouard Glissant. Non pas seulement à son œuvre, inachevée et toujours en devenir<sup>1</sup>, et qui se poursuit avec une vigueur et une régularité inaltérées, mais aussi et surtout à la profondeur et à l'acuité de sa pensée, à la pertinence de celle-ci pour nous-mêmes qui vivons ici, pressentant par-delà notre propre intérêt l'actualité des concepts qu'il a forgés et engageant par là, dans une fédération de chercheurs venus d'horizons très divers, le questionnement de cette Poétique de la Relation, territoire décisif et fructueux d'une autre manière d'échange, d'une autre éthique de l'interrelation.

Élargie depuis la *géopoétique* insulaire des Antilles aux plaintes identitaires de la francophonie maghrébine ou moyen-orientale, cette Poétique suppose des toiles qui se tissent, relie et désenclavent voix et intonations infléchies par le désir inassouvi de connaissance de soi, et par la conviction que cette auto-connaissance passe immanquablement par la médiation de l'Autre. C'est précisément de l'inverse d'une *isolation* qu'il s'est agi ici, la dialectique de la *Relation* étant aussi cruciale, aussi urgente, pour ce « devenir *partagé* » dont parle Édouard Glissant, que l'enracinement culturel et l'*ensouchement* atavique. Face aux crispations identitaires et à l'exaspération croissante des revendications territoriales, l'alternative proposée en interface de la mythique *racine unique* et symbolisée par l'image deleuzienne du *rhizome* – cette racine « dispersée » – oblige à une reconsidération ardue des

---

1. En 2006 est parue chez Gallimard la première Esthétique d'Édouard Glissant, essai intitulé *Une nouvelle région du monde*.

évidences communautaires, à celle par exemple du lien au Lieu natal, avéré ou imaginé – à celle encore des migrations et des épopées intimes qui en dérivent. S'il n'en est pas la propédeutique, le dépassement de ces crispations devrait être du moins le nécessaire aboutissement d'une conduite créatrice laquelle, souvent, est infailliblement sous-tendue par des déterminismes géoculturels monolithiques. C'est à définir comment l'assomption ou le déni de ces atavismes dessinent, dans l'épreuve initiatique de construction de soi, les contours plus ou moins inquiets de l'œuvre aboutie que se sont attachés les chercheurs réunis pour l'occasion. La question des limites d'une telle poétique, s'affirmant à travers les épreuves qu'elle a dû traverser dans les différentes aires géopolitiques abordées, a aussi été sondée.

Sans doute, le choix du lieu, Carthage, cité qui se dressa historiquement contre la toute-puissance de l'Empire romain, a-t-il été pensé pour entrer en résonance avec cette pensée glissantienne, qui conçoit le partage territorial comme la métaphore cartographique d'une convoitise impériale, toujours hégémonique. Pensée pour laquelle la seule mesure acceptable est celle de la démesure d'un *devenir-monde*, saisi dans le vif de ses mutations et de son altérité irréductiblement vivante.

Nos remerciements les plus chaleureux s'adressent ici à M. Mohamed Aziz Ben Achour (Ministre de la Culture et de la Sauvegarde du Patrimoine), M. Lazhar Bououni (Ministre de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche scientifique et de la Technologie) et M. Abdelwahab Bouhdiba (Président de l'Académie *Beit al-Hikma*) ainsi qu'à tous ceux qui ont participé ou contribué au bon déroulement de ce colloque, en particulier à Mmes Jamila Mejri (qui a traduit les *Indes* en langue arabe), Aïcha Brahim, Emna Belhaj Yahia, Ilhem Ben Miled, Maha Ben Abdeladhim, Marianne Catzaras, Catherine Pont-Humbert (France-culture), Sophie Bourel et à MM. Samir Marzouki, Mansour Mhenni, Moncef Ghachem, Fadhel Jaziri, Mohamed Zaki, Mourad Sakli, Mounir Hentati (Maison des Musiques Arabes et Méditerranéennes) Gérard Le Moal (RFO), Jean-Denis Bonan et Steve Baccarard. Que tous les doctorants et étudiants qui nous ont aidés (en particulier Hind Soudani, Basma Kamoun, Sonia Béji, Sirine Mejri et Raouf Medelgi) soient également ici très sincèrement remerciés, ainsi que toute l'équipe scientifique et administrative de l'Académie *Beit al-Hikma*.

Samia Kassab-Charfi et Sonia Zlitni-Fitouri

### *Pour le passeur des mondes*

En ce mois d'avril 2005, c'est bien à un passeur de mondes que nous avons dédié ce colloque, par-delà le strict argument universitaire. Un écrivain-monde, un penseur dont la dimension même pourrait peut-être intimider, s'il n'était avant tout question d'une profonde humanité et de la réalisation d'un humanisme qui, en des temps de déshérences, vise haut, loin des fausses promesses de la proximité si souvent et si complaisamment lancées de nos jours. Le poète qui grava dans nos mémoires l'incendie de Carthage – rappelez-vous : « Lève-toi. Garde-toi. Ville, déjà tu flambes. Vois. Les chiens, les hommes, les beautés, ton cœur si tôt péri. » – ce poète donc, nous avait dit dans le cinquième volume de sa Poétique, *La Cohée du Lamentin*, son attente de cette ville-pivot, dans le réel qu'elle désigne et dans l'imaginaire qui la conçoit :

*Bientôt, traversée tranquillement l'Atlantique dans le sens contraire de la course du soleil, voici donc Carthage près de Tunis, qui tint l'équilibre entre Nord et Sud, Orient et Occident, on y célèbre en ce jour Saint-John Perse.*

Nous étions tous, en ces journées d'avril, à l'heure de ce que Senghor nommait si justement « le rendez-vous du donner et du recevoir », pour nous particulièrement, qui avons encore en mémoire l'enthousiasme des étudiants et des enseignants de l'Université de Tunis quand, dans l'après-midi du jeudi 15 avril 2004, tous avaient pu, grâce à la bienveillance et à la disponibilité de M. et Mme Glissant, découvrir par le truchement d'un enregistrement réalisé depuis New York, les considérations du poète à propos des allégeances identitaires de Saint-John Perse, entre Atlantique et Méditerranée, thème d'un colloque que nous menions alors à l'Université de Tunis. Je me souviens encore de l'attention des étudiants tunisiens aux mots du poète, cette parole libre des entraves habituelles ; je me souviens d'un intérêt tout particulier, d'une soif de présence qui aboutit à la rencontre de Carthage. La promesse d'un pont était alors née de ce trait d'union levé par Glissant entre rives de la Méditerranée et Mer des Antilles, entre *Mare nostrum* et Atlantique créole. Nous avons rêvé de ce pont à la fois culturel, spirituel et humain que seules permettent les hautes figures de l'esprit et les œuvres ferventes. Nous avons pu le réaliser à l'occasion de

ce colloque international, grâce à l'accueil chaleureux de l'Académie tunisienne *Beit al-Hikma* qui nous offrit entre autres le cadre prestigieux du Palais Zarrouk.

*Autour d'Édouard Glissant : lectures, épreuves, extensions d'une poétique de la Relation* : pour ma part, je retiendrais avant tout l'idée des *épreuves*, car en visant un tel pont humain et spirituel, je crois que ce colloque fut en lui-même une façon d'éprouver justement la Relation telle que la définit Glissant. Car tel qu'en atteste le passage précité de *La Cohée du Lamentin*, penser le monde, pour Glissant, c'est non seulement le concevoir rationnellement, mais c'est aussi et surtout le *ressentir*, en vivre les ondoiements secrets et les brusques convulsions, ne pas craindre de s'y risquer corps et âme, jusqu'à ce *tremblement* suprême qui détermine toute authentique mise en Relation dans l'épaisseur. Il s'agit en somme de l'exercice d'une présence au monde qui déjoue tous les atavismes, pour habiter les horizons. Et c'est justement cette façon d'éprouver toutes les modalités d'une présence toujours plus vive au monde, dans son « Divers » comme l'aurait dit Segalen, qui définit à mes yeux le propre du passeur. Et si je dis « passeur », c'est surtout parce que cette présence-là n'est pas fixité et qu'elle s'oppose à toute cristallisation. Si l'on devait en retenir comme un protocole, on dirait, je crois, que le passeur vit l'identité dans son substrat d'enracinement certes, mais pour mieux le décliner dans les multiples désinences d'un pari : que cet ancrage ne grève pas, ne limite pas l'ouverture, la disponibilité et l'éveil au monde, au Tout-Monde. En somme, le passeur, loin d'être un dilettante du monde, un être livré au divertissement (ce que Glissant nommerait un « être en suspension »), doit achever la difficile synthèse de l'étendue et de la profondeur – et je reprends ici à dessein l'une des métaphores glissantienne si parlantes en la matière : profondeur dans mon être-au-monde, celui que j'ai reçu de mes racines, celui qui provient de ma langue et de mon terreau premier ; étendue *au* monde, ouverture à l'autre, prolongement des racines primales par un subtil et complexe réseau de rhizomes. Compléter l'inné par l'acquis, mission qui fait donc du passeur un être d'équilibre et non un équilibriste, et je le vois surtout comme un artisan de cet équilibre-là, tenu et fécond. Ainsi, rappeler que « Carthage tint équilibre entre Nord et Sud, Orient et Occident », c'est proposer de toujours compléter les héritages

d'équilibre, en raviver les enjeux pour notre réel, savoir se tenir à l'écart et désamorcer la bêtise des guerres de civilisations.

C'est à la faveur de ce passage que s'opère justement la Relation, qui est ouverture fondamentale, non dans le fantasme d'un Universel omnipotent et omniscient, mais comme unique modalité de tout dialogue sincère. Et il faut bien le reconnaître, nous avons plus que jamais besoin des passeurs de mondes, au moment des replis identitaires, des régressions ataviques de toutes sortes, mais aussi au moment où même les idéaux les plus ouverts s'essoufflent contre les murs du consumérisme mondialisé, de l'uniformisation triomphante.

C'est d'ailleurs cette soif-là qui pourrait expliquer le rayonnement et l'audience croissante que connaît l'œuvre de Glissant de par le monde, comme si se jouait là l'urgence d'un renouveau, d'une refondation. C'est aussi parce que cette œuvre paraît donner réponse avec une telle harmonie à cette situation inédite de mise en contact des cultures que connaît notre modernité sur une longue durée et avec une intensité sans cesse renouvelée et mise à l'épreuve. Voyez *La Cohée du Lamentin*, lisez l'envol de cet oiseau innumérable, pour saisir l'épaisseur ressentie de cette œuvre à travers le monde : une œuvre qui n'est pas sortie telle une perle de culture, prise au piège de sa propre consommation. Une œuvre qui vibre, et nous rappelle l'impérieuse nécessité du mouvement, et nous somme de déjouer toutes les postures :

*Le poème qui va est comme un lot de mondes qui se refont aux horizons. Ne les prophétisons pas, tâchons d'en ressentir les multiplicités, si loin qu'elles semblent se tenir de nos poétiques particulières.*

Un appétit de monde, comme Glissant le dit de Perse, un appétit qui est le destin même de la conscience libre. Les lecteurs l'ont compris. Que les commentateurs sachent en arpenter les secrètes germinations. C'est l'orientation même qu'ont empruntée les participants à ce colloque, répondant ce faisant à deux nécessités herméneutiques : tout d'abord, celle d'en revenir au texte, car ce qui peut représenter une menace potentielle pour l'intelligibilité d'une œuvre célébrée pour la puissance de son chant et de son message, c'est peut-être de la réduire à quelques motifs généraux sans en saisir les intimes entrelacs littéraires et les subtiles richesses esthétiques.

L'audience grandissante de cette parole ne doit pas entraver la finesse d'un regard critique qui doit scruter le texte dans son incroyable densité. La seconde nécessité était liée à la thématique même que nous avons choisie dans cette sorte de Relation du Maghreb aux Antilles, à la faveur de cette réflexion autour de l'œuvre d'Édouard Glissant : ce qui fut envisagé surtout dans cette optique-là, sur l'une et l'autre rive fut réellement opérant quant à ce programme générique de la Relation, et le résultat en fut la valorisation d'expériences de culture « valables pour tous ». C'était, n'en doutons pas, ce à quoi nous invitait en filigrane la lucidité du texte de Glissant, ne négligeant jamais les similitudes mais aussi les divergences des situations, accueillant en somme dans sa singularité le Divers à jamais irréductible.

Parole libre qui nous invite à dépasser les habitudes de pensée, parole dense qui toujours nous offre comme une poussée de l'en-avant dans le monde et pour le monde, n'ayant nulle crainte à revendiquer à notre tour l'office des passeurs. Nous avons relevé à Carthage comme une inédite proposition de marronnage, dans la Relation et vers le Tout-Monde.

Loïc Céry

## Avant-dire

Mon cher Maître, chers collègues et amis<sup>1</sup>

En vous remerciant d'avoir accepté de rehausser par votre présence cette ouverture, je voudrais souligner la joie et l'honneur que nous ressentons en rendant hommage à un grand poète de notre temps, Édouard Glissant, qui a su s'imposer par la qualité de son verbe, la générosité de sa pensée et son exceptionnelle lucidité, dans un monde où l'égoïsme tient lieu si souvent d'engagement et où l'illusoire volonté de puissance conduit tant de pays à considérer le monde comme leur bien exclusif. Vous avez su, cher Maître, faire comprendre que la voix du plus petit est souvent plus grande que celle des plus grands ; et vous l'avez fait avec comme seule arme la langue, – non pas la langue des apparences, non pas ce langage qui se meut si facilement en verbiage et répand trop facilement l'incompréhension entre les hommes ainsi qu'entre l'homme et lui-même – mais avec la langue dans sa nudité brute et crue, langue dont les racines ont vocation de gérer le monde en le révélant à ceux qui l'habitent. Vous avez, comme vous nous l'avez enseigné, su authentifier le verbe et faire parler la langue pour faire rendre gorge au langage. Les injustices multi séculaires subies par nos peuples ne doivent pas faire seulement l'objet de commémoration saisonnière. Vous avez su, dépassant le ressentiment stérile et ravageur, en faire les ferments d'une approche vigoureuse mise au service de l'homme, non pas seulement l'homme créole mais l'homme universel, armé que vous êtes par votre profonde conviction que l'ailleurs est solidaire de l'ici. Vous avez su écouter le cri qui jaillit en chacun de nous mais surtout le placer dans une démarche créatrice et positive et le faire parler en tant que témoin du spécifique, en tant qu'espoir de libération aussi, « ce cri, dites-vous, ce cri que j'ai élu qui met l'absence qui, au creux, palpite. » Et ailleurs vous nous rappelez qu' « il ne faut jamais minimiser l'éclair du cri et l'opacité ardue de la parole ». Ainsi vous avez su retrouver la trame qui unit les

---

<sup>1</sup> Ce discours a été prononcé à l'ouverture du colloque international *Édouard Glissant, pour une poétique de la relation : limites, épreuves, dépassement*, organisé en présence d'Édouard Glissant, à Carthage, du 26 au 28 avril 2005.

cultures et les mettre au diapason les unes des autres ; vous avez compris et dit avec conviction qu'on ne déracine jamais vraiment les peuples. Vous êtes bien placé pour dire, avec force, que seules les racines comptent et permettent de rendre compte. Comment ne pas être ému par votre propos ? et comment ne pas l'approuver lorsque parlant du brassage des hommes, de leurs corps autant que de leurs cultures, vous écrivez : « C'est en allant à leurs racines que les hommes se découvrent eux-mêmes les uns dans les autres, racines allant à la rencontre d'autres racines » ? Dans les analyses que je me suis permis très souvent de faire sur la diversité et la pluralité des cultures, l'image du miroir m'obsédait ; vous m'avez ouvert d'autres perspectives en insistant sur « les rhizomes de la culture ». Non seulement j'ai beaucoup aimé votre métaphore mais j'y ai réfléchi longuement car, au fond, le rhizome, noueux et rigide, est toujours vivant, prêt à repartir. Dans ces démarches souterraines de nos assises culturelles, n'est-ce pas le symbole de l'homme éternel qui meurt sans cesse pour renaître aussitôt mais ailleurs à la vie ?

Notre civilisation arabe n'est guère familière du rhizome mais l'on a l'équivalent dans le nénuphar, cette plante aquatique, superbe, aux feuilles lisses, larges, brillantes, odoriférantes et qui poussent dans nos étangs. Plusieurs mètres séparent les feuilles et les fleurs de leurs racines ; elles affichent de nombreuses couleurs, enchantement de l'œil et repos de l'esprit, elles peuvent pourtant disparaître sous l'eau, demeurer invisibles longtemps, puis magiquement et brusquement, ressurgir. On les trouve mystérieuses, on les croit séparées ; en fait, sous l'eau et dans la vase, une même racine les unit ! Nénuphars. La parade des fleurs ne saurait être, sans le travail sous l'eau absent de nos regards et d'autant plus efficace qu'il est silencieux. C'est même en Turquie, en Perse ou en Andalousie, un vrai nom que portent volontiers les jeunes filles. Nos cultures sont des nénuphars dont il faut admirer les feuillages et les fleurs. On vient surtout de rêver à leur enracinement sous les eaux profondes ; ce sont les profondeurs mystérieuses, tenaces et vivantes du dedans, qui font et défont les délices du dehors.

Cher Maître, rhizome ou nénuphar, peu importe, ils expriment



également les sortilèges de la parole et la vigueur de la pensée. Vous avez écrit : « Poète, c'est vous qui forgez le monde, c'est vous qui forgez l'homme dans un monde où tant de forces s'acharnent à l'abattre ». Cette leçon, nous l'accueillons avec joie à travers votre personne au cœur de ce palais où la liberté, par trois fois, a ouvert devant les Tunisiens, et à travers eux devant tous les hommes, des chemins ardues certes, mais tellement exaltants et pleins de promesses. Monsieur le Ministre et cher collègue, merci d'avoir accepté de présider cette séance et de vous être associé à l'hommage que nous rendons à la poésie et à la générosité. Cher Maître, Carthage vous dit merci pour toute votre œuvre et merci d'être venu jusqu'à elle.

**Abdelwahab Bouhdiba**

Président de l'Académie *Beit al-Hikma*



## *Lumière de l'obscur*

Dans chaque langue, il y a *la* langue. Et dans le français dont use Édouard Glissant, nous retrouvons *la* langue. Aussi, le lisant, nous entendons bruir la rumeur de toutes les langues et de toute langue. Nous y entendons aussi les langues qui courent à l'intérieur de la langue, celles des temps, des lieux, des personnes, elles-mêmes déterminées par les temps et les lieux, les lieux de la géographie et ceux de la société, les temps de l'histoire et ceux qui, nombreux, cohabitent dans le contemporain, entre le temps de la fréquentation électronique et celui, archaïque, de l'*artefact* que produit la liaison perpétuelle entre la main et l'esprit, la main partisane qui trace, qui tisse, qui, ce faisant, suit les schèmes déposés dans la mémoire et les représentations mentales où s'accordent la forme et la fonction.

Jouant un jeu platonicien infléchi par la lecture d'Avicenne, je dirai qu'entre idiolecte et archétype, une langue en son existence confirme *la* langue comme essence : tout usager, en quelque langue, renoue avec *la* langue. Et Glissant compte parmi ceux qui inventent une écriture que jamais telle pensée ne déserte. Il y a de l'illisible et de l'in audible dans le tremblé de cette écriture où l'idiolecte, par son existence, est une illustration souveraine de l'archétype, c'est-à-dire de *la* langue en tant qu'essence.

Par une telle procédure se réalise un décentrement de la souveraineté : celui qui use de la langue n'est plus consacré par son appartenance à l'hégémonie que provoque la politique, sur le parcours de sa mission impériale ; le sujet se construit, autonome, selon la manière avec laquelle le particulier qui l'identifie vient à marquer la langue en la déroutant de son orientation dominatrice. Et par la déformation que suscite l'écart se reconfigure la norme.

Ainsi en est-il de ce jeu entre ce qu'engage le préfixe *dé-*, travail du négatif (défiguration, déformation, destruction, déconstruction, destitution...), et ce qui se restaure en s'adaptant au préfixe *re-* (redéploiement, réorientation, remodelage, restructuration, restitution...).

La langue se reconstitue à travers sa déconstruction : un tel exercice de souveraineté produit forcément de l'illisible pour qu'une part de l'incons-

cient se donne à travers l'expérience qui dérive d'un autre déploiement considérant que la même histoire se change en une autre histoire. Il s'agit de l'histoire qui vit se confronter dans une dramaturgie de domination l'humanité d'Europe et celle d'Afrique sur le théâtre américain qui a été au préalable partiellement domestiqué par ce qui a été légué à son peuplement suite à la migration originelle, celle sortie d'Asie. Sur le théâtre de l'Amérique, l'actif/passif indo-afro-européen implique, en son archéologie, un engagement qui possède les dimensions du monde, entre servir et survivre en résistant, désobéir et renaître dans la mort.

Que de vestiges remuent dans l'usage des langues en ces déplacements, en ces déracinements. Par leur convergence et leur séparation, s'instaure le retour à la vérité de *la* langue. Dans le cas de Glissant, telle expérience s'éprouve à travers deux confrontations.

Dès le commencement, à la rencontre de l'œuvre de Saint-John Perse, s'enclenche une émulation critique produite dans le partage de la terre natale (la Martinique) pour un acquis sensible mettant en perspective deux généalogies qui se croisent. Celle de Saint-John Perse a été provoquée par la souveraineté de l'hégémonie impériale qui, en son ambition de gouverner le monde, a exercé son autorité pendant la séquence coloniale; elle s'est notamment manifestée par la poétisation du discours juridique qui lui accorda sa légitimité. Tandis que celle d'Édouard Glissant instaure dès les textes des années 1950 un décentrement de la souveraineté enfin recentrée sur le seul empire du sujet en rappelant l'événement qui désamorce le lyrisme juridique: il s'agit de la scansion océane qui hante l'oreille à l'intérieur de la ténèbre obligeant à une promiscuité de cale, réduisant l'humanité à une animalité de déportation, la cale ayant préfiguré le wagon à bestiaux ou de marchandise.

La seconde confrontation s'est activée lorsque Glissant se décida à décortiquer Faulkner, repris à la base, où se repère du Noir, dans les restes effervescents que recèle ce sud de l'Amérique producteur d'un espace investi par le texte écrit en une autre langue (l'anglais), elle-même assez éclatée à travers la voix des personnages pour dire les langues qui, en elle, renvoient à l'essence de *la* langue réfléchie aux critères aussi bien de l'inconscient que des actes de volonté qu'accompagnent des paroles où s'aggravent tant de dérèglements et de débordements qui rôdent autour

de l'éthylisme, du viol et du crime. Glissant se saisit de ce qu'il perçoit comme implications dans cet univers, il en fait le minerai où se forge une clé d'interprétation : c'est par le truchement du Noir dans le pays imaginaire qui dit au mieux le réel que se juge l'enjeu généalogique, à travers la hantise de la pureté dans une réalité impure : et l'on découvrira que c'est par le Noir que s'exprime dans son idéalité cette visée généalogique, parfaitement vive dans la descendance des esclaves. Ainsi l'expérience de la vérité du divers apparaît dans les langues qui s'activent à l'intérieur de sa propre langue ; et la vérité vécue et perçue dans sa langue fait lever les mêmes enjeux, les mêmes structures dans la fréquentation de toute autre langue : le même phénomène perçu dans l'exercice singulier du français se révèle aux yeux de Glissant ouverts à la lecture de l'anglais très particulier de Faulkner.

Cette expérience textuelle et de vie sur plus de soixante ans, soumise aux aléas de notre histoire, de nos actualités, acquiert, au-delà de l'extrême qu'elle rend à l'illisible, une forme de sagesse magique, à entendre, à intérioriser comme une chance donnée à la langue française, par quoi nous serons orientés vers une mondialité, sur une scène unique, hospitalière de nos idiosyncrasies, toujours irréductibles dans l'entretien de l'irréconciliable, sans avoir à apprivoiser le vertige qui accompagne le saut d'une roche à l'autre en traversant le gué, l'atterrissage d'île en île au survol de l'archipel : la géographie originelle de Glissant offre la métaphore de l'écriture qui double un monde accueillant nos présences aux effets fastes ou funestes, entre détroits et isthmes, dans des errances départmentant nos levants et couchants entre ciel, terre et mer.

Et je finirai cet exorde par deux propositions très simplement exprimées :

1. Nous écrivons en toute connaissance de cause, connaissance de nous-mêmes, connaissance des autres à travers des cultures et des traditions qui circulent et se croisent, à telle enseigne que plus personne ne peut prétendre qu'elles sont séparées par des frontières étanches.

2. Cela étant acquis, il y aura toujours de l'illisible pour nous et entre nous.

Que chacun soit éclairé par la pleine lumière de cette connaissance dont l'éclat n'abolira pas l'irréductible illisibilité, qui obscurcit l'approche de nous-mêmes et celle des autres.

**Abdelwahab Meddeb**